

Le Livre des blagues **Momus**

Roman traduit de l'anglais par Marie Surgers

1

C'est une soirée neigeuse de la fin juin, et par la tête assassinée du monde brisé suinte un peu de lait.

Je me réveille dans la maison de verre. Devant ma fenêtre, les allumeurs de réverbères montent à des échelles de verre et allument les réverbères. À l'intérieur, des papillons de nuit s'agitent en vain dans les recoins.

Nulle part où se cacher. Papa, planté à la porte de ma sœur, projette son ombre sur la peau duveteuse de la petite. Les allumeurs de réverbères tendent le cou pour regarder. Ils raconteront ce qu'ils ont vu aux facteurs et les facteurs le raconteront aux profs et les profs, solennels, à leurs classes. Ensuite les petites terreurs me coinceront dans un chiotte puant de pisse et me le raconteront.

Mais je le saurai déjà. À cause du goût sur la bite de papa.

*

Ça s'est passé dans les toilettes de l'école. Schott et sa bande ont défoncé la porte et se sont plantés autour de moi. J'avais le pantalon aux chevilles.

2

Le Livre des blagues

« Est-ce que tu veux mourir tranquillement, dans ton sommeil, comme ton grand-père, m'ont-ils demandé en m'attrapant pour m'enfoncer la tête dans la cuvette, ou bien en hurlant de terreur comme ses passagers ? »

C'était une question rhétorique. Non, c'était une blague.

C'était une blague courte, mais qui comprenait une chronologie, un décor, une mise en scène. On pouvait s'arrêter en cours de route et retarder la chute le temps de fumer une cigarette, de discuter avec les autres passagers, d'aller pisser, de regarder par la fenêtre.

Dans la blague, j'étais vauté sur deux sièges du car de mon grand-père. Le tissu, un mélange de caoutchouc et de synthétique, était de l'Orlon. Je savais que ça s'appelait de l'Orlon parce que mon grand-père, le chauffeur, me l'avait dit un jour.

L'Orlon était confortable. Par l'espace entre les sièges, je voyais le haut du crâne de grand-père. Ses yeux, que je surveillais dans le rétroviseur, étaient encore ouverts.

Je quitterais la blague avant la collision fatale, mais pour l'instant rien ne pressait. J'avais l'impression d'être un joueur de jeu vidéo qui renonce au scénario plein de rebondissements pour aller se balader parmi les arbres polygonaux dans des parcs paisibles et pixellisés emplis de chants d'oiseaux samplés.

« Comment allez-vous ? demandai-je à une mère et sa fille un peu boulotte de l'autre côté de la travée.

– Très bien, merci », répondit la mère d'un ton guindé.

Sa fille me regardait d'un œil rond.

Je me suis mis à rêvasser. Je rêvassais à des bergers qui jouaient de la flûte de Pan, à des toiles expressionnistes écossaises, à des

Le Livre des blagues

terrains de golf, à des étables et à Edith Sitwell. Je commençais à m'assoupir et me secouai un bon coup. Il ne fallait surtout pas que je m'endorme en plein milieu de la blague. Si je dormais, je mourrais.

Je me suis retourné vers la mère et la fille. La mère sortait des sandwiches au concombre d'une boîte en plastique.

« Je suis le petit-fils du conducteur, criai-je pour couvrir le ronron du moteur de mon grand-père.

– Ah, articula la mère, très bien !

– Le petit-fils de l'homme qui conduit cette blague... »

Mais mes mots furent noyés par le grondement du moteur. Nous étions en train de négocier un virage particulièrement traître. Mon grand-père rétrograda.

La petite fille un peu boulotte sortit une boîte de fond de teint rose-orangé, l'ouvrit et plaça contre la fenêtre le miroir fixé au couvercle. Je connaissais ce jeu : en collant un œil au miroir tenu à quarante-cinq degrés par rapport à la vitre, on avait l'impression d'être assis dans le cockpit d'un véhicule effilé qui parcourait à toute vitesse un paysage merveilleusement symétrique. J'avais fait la même chose à son âge.

Mais elle, elle n'atteindrait jamais mon âge. Elle était dans une blague à propos d'un accident d'autocar. J'ai envisagé d'aborder le sujet, de prévenir les passagers, de mettre mon grand-père en garde. Devrais-je lui faire boire le café qu'il avait dans une Thermos au fond de sa besace militaire ?

Mais à quoi ça rimerait ? Cette version-ci de mon grand-père existait seulement pour que ce car-ci ait un accident dans cette blague-ci. Le paysage tout entier était artificiel ; tout ici avait été créé

Le Livre des blagues

pour faire rire. Il y aurait d'autres occasions de rencontrer mon grand-père, dans d'autres blagues.

J'ai encore regardé les yeux de papi dans le rétroviseur. Ils se fermaient doucement. Dans quelques secondes le car monterait sur l'accotement, réduirait en miettes la barrière de sécurité et basculerait – lentement, lentement – dans le ravin à pic. Il était temps de partir.

*

Des rires rauques ont résonné dans les toilettes nauséabondes. Je n'ai pas souri.

« Il a pas pigé ! a crié Ben Nelson, le fidèle lieutenant de Schott.
– On va l'aider à piger », a dit Schott.